Les Cahiers d'Outre-Mer

Revue de géographie de Bordeaux

235 | Juillet-Septembre 2006

Afrique de l'Est : montagnes

La paupérisation des économies montagnardes sur le mont Elgon (Ouganda)

Alain François

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/com/116>

DOI : 10.4000/com.116

ISSN : 1961-8603

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2006

Pagination : 371-380

ISBN : 978-2-86781-420-4

ISSN : 0373-5834

Référence électronique

Alain François, « La paupérisation des économies montagnardes sur le mont Elgon (Ouganda) », *Les Cahiers d'Outre-Mer* [En ligne], 235 | Juillet-Septembre 2006, mis en ligne le 01 juillet 2009, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/com/116> ; DOI : 10.4000/com.116

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Tous droits réservés

La paupérisation des économies montagnardes sur le mont Elgon (Ouganda)

Alain François

- 1 Les sociétés montagnardes d'Afrique orientale ont souvent surpris par leur dynamisme. Intégrées dès le début du ^{xx}^e siècle aux grands courants d'échanges internationaux du fait de l'adoption de cultures d'exportation à forte valeur ajoutée, elles ont en effet souvent été présentées comme des « oasis » de prospérité et d'innovations agraires. Cette image est-elle encore de mise ?
- 2 Les terroirs haut perchés du mont Elgon témoignent en effet aujourd'hui d'une récession des systèmes de production agricoles. L'entassement démographique, la libéralisation des filières des cultures d'exportation et l'urbanisation croissante sur les piémonts sont en passe de bouleverser les sociétés et les économies montagnardes selon des modalités complexes qui restent encore à préciser. Ainsi, l'intégration ancienne des économies locales aux courants d'échanges régionaux, nationaux et internationaux ne semble pas avoir été affectée par l'entrée en récession des systèmes de production montagnards. L'apparition des pénuries agricoles saisonnières sur les terroirs d'altitude n'a pas pour autant produit un repli sur le vivrier ni la fermeture des campagnes sur l'extérieur. C'est sans doute là l'un des grands paradoxes à souligner.
- 3 Les montagnards avaient au ^{xix}^e siècle un usage très partiel des versants du volcan. John Roscoe (1966) notait en 1915 que l'implantation traditionnelle des Bagisu était cantonnée à des sites refuges perchés sur les hauteurs. Toutefois, leur descente sur le piémont au cours du ^{xx}^e siècle, consécutive à la pacification des relations inter ethniques imposée par le colonisateur britannique, s'était soldée par l'abandon des vieux terroirs d'altitude (Roscoe, 1966, p. 162). Cette mobilité témoigne de la familiarité que les Bagisu ont entretenue à plusieurs époques avec les différentes portions du volcan pour les avoir fréquentées et mises en valeur.

- 4 Les fortes densités sont depuis un trait caractéristique du peuplement sur les piémonts. En 1959 déjà, La Fontaine rappelait l'importance des charges démographiques rencontrées sur les flancs sud et ouest du mont Elgon, avec des densités pouvant atteindre localement 1 000 hab./km², notamment dans la vallée de la Manafwa. Les raisons de cet entassement démographique sont complexes. Sans doute faut-il éviter, en effet, d'établir un parallèle trop simple, emprunt d'une lecture quelque peu déterministe entre dynamisme démographique et aménités d'un environnement montagnard. Des raisons économiques, politiques et sociologiques ont également pu agir sur l'histoire du peuplement.
- 5 Ces fortes charges démographiques apparaissent à travers l'édification de paysages agraires soigneusement aménagés. La disparition des espaces boisés et des zones de pacage sur le piémont, la diversité et la densité des combinaisons culturelles ainsi que la mise en culture des versants les plus escarpés témoignent désormais d'une occupation pleine des terroirs. Toutefois, le remplissage des terroirs n'a pas engendré un repli des systèmes de production sur le vivrier, ni la disparition totale du couvert arboré. Sans parler de paysages agroforestiers proprement dits, les versants du pays Gisu présentent aujourd'hui un parc diversifié plus ou moins clairsemé où dominent arbres fruitiers et ligneux à croissance rapide, tel l'eucalyptus pour la vente de bois de chauffe et la production de bois d'œuvre. Le reclassement de la réserve forestière et son intégration au *Mount Elgon National Park* en 1993 a sans doute encouragé le développement de cette sylviculture d'appoint.
- 6 Les dernières opérations de colonisation agraire ont été réalisées sur les sommets de collines aux dépens d'espaces forestiers autrefois mis en pâture. Il s'agirait là des dernières zones de desserrement gagnées, notamment dans la vallée de la Manafwa, au cours des années 1980. Ces déboisements ont bien souvent eu lieu sur les terrains les plus ingrats, difficiles d'accès et parfois très pentus au point d'être sujets à de fréquents glissements de terrain en saison des pluies. Ces fronts de colonisation se caractérisent par l'absence de cultures pérennes (caféiers et bananiers) et la prédominance du maïs comme « culture pionnière ». Il subsiste encore sur le piémont quelques collines libres de toute mise en valeur (Bunangabo, Sisuni, Bukusu) où se porteront vraisemblablement les prochains fronts.
- 7 L'étagement constitue une entrée souvent préconisée pour rendre compte de l'originalité et de la spécificité de la mise en valeur des espaces montagnards à travers l'organisation verticale des paysages. Le thème de l'étagement a également souvent été retenu pour légitimer une définition biophysique et positive de la montagne. Or on sait désormais que l'utilisation de la complémentarité des milieux n'a rien d'exceptionnel en Afrique subsaharienne. Tout d'abord, il s'agit d'un choix très courant pour la plupart des sociétés rurales toujours attentives aux variations de détail qu'offrent les terroirs (Sacareau, 2003, p. 262). Par ailleurs, celle-ci ne semble pas pertinente en pays Gisu ; force est de constater en effet une certaine uniformité paysagère sur l'ensemble du piémont. De 1 200 m à 2 300 m, aucune variation notable et bien visible n'apparaît dans l'architecture paysagère. Le maïs est présent sur l'ensemble du piémont, certes dans des proportions variables mais celles-ci ne semblent pas suivre une trame altitudinale. L'association caféier-banancier apparaît sur l'ensemble du transect, dès 1 200 m et ce jusqu'à la lisière du Parc national. Enfin, l'eucalyptus est également planté sur l'ensemble du versant et là encore, les variations semblent davantage relever de choix de production que de contraintes agro-écologiques.

- 8 L'impression dominante est donc plutôt celle d'un continuum paysager où les seules discontinuités apparaissent dans le détail des associations, dans celui des choix culturels et dans l'organisation des calendriers agricoles. Sans doute a-t-on en effet trop souvent mis en exergue la notion d'étagement en minimisant le rôle des acteurs locaux dans la construction des paysages et leur faculté à transgresser les contraintes imposées par l'altitude ; la descente des plantations de caféiers en deçà de l'aire écologique théorique de *Coffea arabica* (souvent fixée à 1 500 m) relèverait en effet de choix de production de la part d'exploitant à la recherche de revenus financiers quant bien même les basses terres ne se prêtent pas à des conditions optima de production. Ces transgressions ont été vérifiées sur tout le piémont, depuis la localité de Buwalasi jusqu'aux vallées de Siroko et de Simu au nord de Mbale ainsi que sur le piémont sud au niveau des localités de Nabumali, Watakhuma et Nalondo sur la route de Bugobero. Toutefois, de multiples aménagements de détail permettent au sein des exploitations de corriger les effets de l'altitude, comme la mise sous ombrage pour maintenir une humidité relative et réduire l'insolation ou encore un apport de fumure lorsque les sols accusent un déficit de fertilité pour le caféier. De même, l'étagement forestier maintenu en défens sur les hauteurs ne correspond à aucune réalité climatique. Celle-ci apparaît à une altitude très variable, entre 1 800 m et 2 400 m, selon les convenances du relief et le gouvernement ougandais n'a pas manqué d'ailleurs au début des années 1990 de redessiner la limite du parc pour respecter de nouvelles prérogatives touristiques et environnementales. En somme, l'anthropisation de la montagne en pays Gisu aurait atteint un tel degré que la morphologie paysagère observée sur les versants serait devenue une construction essentiellement politique et économique.
- 9 Ainsi, l'organisation du réseau de transport semble pour partie expliquer le développement des plantations de basse altitude. Celles-ci sont majoritairement localisées sur les axes routiers qui desservent les principaux bastions hauts perchés de la caféiculture bugisu en remontant la vallée de la Manafwa au sud jusqu'à Bududa et les vallées de la Siroko et de la Simu au nord qui aboutissent respectivement aux cirques de Budadiri et de Buluganya. Les terroirs de piémont profiteraient en quelque sorte d'une rente de situation à partir des *trading centres* de Siroko au nord, de Mayenze et Bugobero au sud, véritables « têtes de pont » du système caféier sur le piémont et qui leur permettraient d'intégrer les couloirs et les réseaux de collecte et de commercialisation animés par les différents agents de la filière (investisseurs, transporteurs, négociants). Ainsi, si les conditions de production ne sont pas optima et les rendements certainement faibles, la présence des acteurs de la filière sur ces basses terres garantit néanmoins aux producteurs des facilités d'écoulement et des débouchés commerciaux. En ce sens, la répartition et la localisation des zones de production de *Coffea arabica* doivent autant aux caractéristiques agro-écologiques qu'à l'organisation d'un réseau de collecte structuré par des « couloirs logistiques » qui concentrent capitaux et intermédiaires nécessaires au bon fonctionnement de la filière aux différents échelons. C'est donc bien ici en terme de réseau qu'il nous faut raisonner pour saisir les logiques d'organisation du paysage caféier en pays Gisu. Celui-ci semble se structurer sur des couloirs de circulation et de commercialisation des richesses en général (et du café en particulier) qui participent à la mise en réseau des zones de production, des terroirs et des territoires sur tout le versant occidental du mont Elgon.
- 10 Le fait montagnard n'est pas pour autant effacé, il est simplement perceptible à une autre échelle d'observation, notamment en opposition à d'autres grands ensembles agro-

écologiques. En effet, c'est en comparant les paysages de plaine des pays Teso et Gwere avec celui du pays Gisu que peut être appréhendée une véritable individualité paysagère. C'est encore à cette échelle là seulement que le relief exerce une influence notable sur l'organisation des calendriers agricoles. Seuls les terroirs établis à plus de 1 200 m d'altitude peuvent faire deux récoltes de haricot par an – en juin et octobre – (contre une dans la vallée en juin) et la récolte des cerises de café se prolonge sur une période d'autant plus longue qu'on monte en altitude.

- 11 Une attention particulière peut être portée aux effets de la pression démographique sur l'évolution des maîtrises foncières. Si la descente des groupes gisu sur le piémont a déjà été observée et interprétée comme une première réponse au remplissage des terroirs, il faudrait également étudier les stratégies foncières mises en œuvre sur les versants où se concentre encore l'essentiel du peuplement. L'entassement démographique est-il générateur de tensions en matière de gestion et de répartition des ressources ? Quelles innovations juridiques sont apparues pour pallier la réduction des surfaces cultivées et quels aménagements ont été mis en œuvre pour préserver les ressources ?
- 12 La terre semble faire aujourd'hui l'objet d'un véritable marché foncier sur le piémont. Les fortes charges démographiques ont sans doute participé à réformer les modes de régulation et de partage des ressources vers une individualisation et une monétarisation croissante des rapports fonciers. Gardons-nous toutefois d'établir un lien de cause à effet entre pression démographique et marchandisation de la terre. En effet, l'introduction précoce sur le mont Elgon des cultures commerciales, et du caféier en particulier, a sans doute favorisé le développement de échanges marchands. En outre, la société gisu ne semble pas avoir développé des structures de parenté clanique ou lignagère très affirmées, préférant une organisation sociale par classe d'âge qui semble plutôt valoriser les individualités. Et encore ces observations doivent-elles être prises avec prudence car les témoignages recueillis à ce sujet dans l'ouest et le sud du Bugisu ne sont pas toujours concordants. Ainsi, dans la vallée de la Manafwa (localités de Bubulo et de Bududa), tous les planteurs ne semblent pas disposés à adopter les règles de ce marché et malgré les très fortes charges démographiques en présence, le pays Gisu semble compter relativement peu de paysans réellement sans terre. Les plus démunis s'emploient comme ouvriers agricoles mais possèdent encore une habitation et un petit lopin de terre. Enfin, si les règles de ce marché foncier fonctionnaient réellement selon la loi de l'offre et de la demande, les riches terres des versants présenteraient sans doute un paysage ethnique beaucoup plus différencié.
- 13 Il semblerait plutôt qu'on ait affaire ici à une logique somme toute assez classique d'entassement démographique par morcellement des exploitations familiales pour une population essentiellement gisu. Même si la terre circule entre clans, elle demeure donc aux mains d'une seule et même ethnie. Cet entassement démographique semble d'ailleurs d'autant plus prononcé qu'il n'y pas de front de desserrement possible en plaine car les Teso établis dans la plaine en contrebas ont conservé une gestion clanique et lignagère de leur territoire. Ainsi, la descente des Bagisu semble bloquée. La réponse à cette diminution des disponibilités foncières passerait désormais par la recherche de multiples alternatives sur le piémont : le salariat agricole sur le versant, l'emploi saisonnier dans les *estates* kenyans, le développement du vivrier marchand et le *zéro grazing*.
- 14 Mais contrairement à toute attente, le remplissage des terroirs montagnards n'a pas engendré de mouvements de descente de montagnards en pays Teso. On est pourtant saisi par le contraste tranché des densités entre terroirs d'altitude où l'entassement

démographique est de mise et terroirs de plaine où la mise en valeur reste sporadique. La frontière entre ces deux « mondes » est si nette qu'on peut aisément la matérialiser au nord sur le premier escarpement de l'Elgon qui culmine à 1 200 m et au sud sur la route Mbale-Molo. Mais ni la diminution des précipitations, ni la qualité des sols, plutôt pauvres sur les basses terres, ne semblent suffire à expliquer la violence des contrastes de densité et de mise en valeur. Sans doute faut-il alors invoquer ici les rapports de méfiance entre montagnards et gens des plaines. Ainsi, les Bagisu prétendent que les Teso « jettent des mauvais sorts sur les récoltes et piègent leurs terres par des amulettes maléfiques » pour dissuader la descente des « étrangers ». Certaines migrations ont pourtant bien eu lieu à Katchumbala et autour de Siroko, mais elles sont restées très limitées. Elles auraient seulement porté sur quelques commerçants bagisu descendus pour faire du négoce dans le *trading center* de Katchumbala. À Siroko, la venue des montagnards a été conjoncturelle ; elle aurait eu lieu en 1986 pour fuir l'insécurité qui régnait à Budadiri, mais les migrants seraient remontés après les troubles. Enfin, les départs vers l'ouest du Buganda (région de Masindi) intéressent encore peu de Bagisu qui se disent casaniers, attachés à leur montagne et méfiants par-dessus tout envers les Baganda et les Bateso qu'ils considèrent peu enclins à les recevoir.

- 15 En fait, des descentes des montagnards ont bien eu lieu, mais semblent s'être essentiellement concentrées sur Mbale et ses alentours. Le profil de ces migrants porterait sur une population plutôt jeune, cherchant des opportunités de travail en ville pour pallier ainsi des revenus agricoles trop modestes tirés d'une exploitation trop exiguë sur un territoire de clan en altitude. Les Bagisu qui ont décidé ainsi de tenter leur chance à Mbale, ont confié leur(s) parcelle(s) à un proche (les « autres pères ») qui leur reverse une fois l'an une partie symbolique (en nature) du produit de l'exploitation. Le migrant peut néanmoins retrouver la pleine jouissance de cette (ces) parcelle(s) s'il décide de revenir habiter sur son domaine clanique (*lirome lye shikuka*) dont la gestion reste collégiale en altitude. En revanche, la pression urbaine exercée par ces descentes engendre une monétarisation croissante des rapports fonciers qui se traduit par le démantèlement progressif des terres de clan autour de Mbale. Les terrains sont en effet vendus en numéraire devant témoins au plus offrant, mais les transactions se font encore essentiellement entre Bagisu, ne sont pas reportées au *Land Board* et les parcelles acquises ne sont pas cadastrées.
- 16 Les pressions démographique et foncière n'ont pas engendré la simplification des systèmes de production et le repli sur le vivrier. La caféiculture demeure, même si les surfaces en caféiers ont varié : elles ont évolué tant à la hausse qu'à la baisse, selon l'évolution des prix payés aux producteurs. Ainsi, suite à la chute des cours en 2000, des plantations de *Coffea arabica* ont été arrachées, puis replantées depuis 2003. La réactivité des planteurs et l'évolution des surfaces plantées relèveraient donc moins de facteurs structurels (libéralisation de la filière *arabica*) que de facteurs conjoncturels (variations des cours mondiaux). Toutefois, les délais d'entrée en production des plants de *Coffea arabica* (3 ans) font qu'il n'est jamais possible d'anticiper ces variations et condamne toujours les planteurs à la « loterie ».
- 17 Il faut donc relativiser l'importance du lien entre le développement du vivrier marchand et la baisse des cours du café au cours des années passées : d'abord parce que la production de vivrier marchand ne semble pas être une nouveauté sur le versant ougandais et ne peut, semble-t-il, pas être présentée comme une réponse à la fluctuation des cours du café *arabica* consécutive à la libéralisation de la filière ; d'autre part, parce

que le maintien des cultures commerciales se ferait désormais aux dépens du vivrier dont les productions ne satisfont plus la demande locale et contraint à importer du maïs depuis les basses terres alentour. En somme, l'obsession vivrière n'est pas vérifiée chez les Bagisu et le remplissage des terroirs n'aurait pas produit une intensification notable des techniques de production pour accroître les rendements. Si des associations culturales et des complantations sont réalisées (notamment maïs-haricots-patates douces), les semis de maïs sont deux à trois fois plus lâches (80 cm entre chaque pied) que dans le Busoga et le Buganda. L'innovation majeure porte en revanche sur le développement d'une « économie de flux » relevant de nouvelles stratégies de production et la réorganisation des calendriers agricoles. En effet, les planteurs privilégient désormais le court terme avec des cultures hâtives pour avoir un retour sur investissement plus rapide et multiplier les rentrées de liquidités. Quitte à produire peu sur de petites surfaces, on veut réaliser au moins deux récoltes par an de maïs, de haricot, de choux et d'arachide ainsi que des cultures à forte valeur ajoutée lorsque les conditions climatiques le permettent (carottes, pomme de terre, poivrons, aubergines, ail, oignon, épinard... au-delà de 2 000 m). Enfin, les surfaces en maïs progressent sur tous les terroirs et semblent témoigner d'une paupérisation des systèmes de production.

- 18 Des ruptures de production en lait, maïs, haricot et arachide sont d'ores et déjà évoquées et contraignent de recourir à des importations. Ainsi, on importe sur Mbale et sur les terroirs montagnards du maïs, du lait, de l'arachide et du haricot depuis Lira, le pays Teso et le Busoga en février, lorsque la première récolte du maïs a lieu sur le mont Elgon, preuve que la production locale ne suffit plus. À l'inverse, une partie du maïs produit sur place lors de la deuxième campagne agricole (de juin à septembre) est exportée vers le Kenya en septembre et octobre. Mais le maïs produit pour le marché kenyan est une variété hybride hâtive et très productive peu appréciée pour la consommation locale. Les Bagisu lui préfèrent une autre variété moins productive mais (dit-on) aux meilleures qualités gustatives pour la préparation du *pochu*. Les intermédiaires kenyans viennent en camion acheter le maïs de l'Elgon au prix fort (500 Ush/kg) au lieu de 400 Ush/kg (cours normal à Mbale) pour l'expédier sur Kitale, Kisumu et Nairobi. Le Mont Elgon exporte également de la banane douce et des oignons au Kenya.
- 19 Les exportations de cultures commerciales et vivrières serviraient en effet à financer l'importation des denrées de base non produites plus en quantité suffisante dans le Bugisu. Sommes-nous face au paradoxe d'une « économie de crise » où la réduction des surfaces d'exploitation due à l'entassement démographique contraint à une intégration toujours plus forte des campagnes aux marchés extérieurs ? Quoi qu'il en soit, les fonctions économique et logistique de l'agglomération de Mbale sur le piémont par où transitent la plupart de ces flux, est renforcée par ces « chassés-croisés » vers le bas et vers le haut. Mais Mbale devient également le principal front de desserrement démographique pour soulager la pression foncière en altitude, faute d'alternative offerte sur les basses terres du pays Teso. Ces descentes de montagnards accélèrent le démantèlement progressif des territoires de clan sur le piémont. La monétarisation des rapports fonciers autour de Mbale révèle en effet une forte pression urbaine qui prend l'aspect d'un mitage des campagnes alentour et d'une paupérisation des unités familiales.

BIBLIOGRAPHIE

ROSCOE John, 1966 – The northern Bantu. An account of some Central African Tribes of the Uganda Protectorate. Frank Cass & Co. Ltd : London, 305 p.

SACAREAU Isabelle, 2003 – La Montagne. Une approche géographique. Belin sup : Paris.

NOTES

„Missions financées par l'IFRA (Nairobi) en 2003 et 2005.

„Le déficit en maïs du Kenya serait dû en partie aux grandes exploitations kenyanes qui réservent leur production pour l'alimentation du bétail.

„Le maïs est acheté 250 Ush/kg aux planteurs par les grossistes de Mbale en 2005. Le *matoke* est vendu entre 4 000 et 10 000 Ush le régime suivant la taille. Il est descendu par camion ou à vélo vers Mbale.

RÉSUMÉS

Sur le mont Elgon, entre 1 100 et 2 500 m, les très fortes densités et les pratiques agricoles intensives ont homogénéisé les paysages rendant ainsi inopérante la notion d'étagement pour l'analyse du fait montagnard. Cependant les échanges économiques entre versants par delà même la frontière Ouganda/Kenya font de l'exposition aux flux un concept résilient pour cette analyse. Par ailleurs, les fronts ethniques sur les piémonts ainsi que la main-mise de l'État sur les hauts contribuent à individualiser une ceinture montagnarde spécifique par rapport à un environnement de plaines et de plateaux céréaliers.

The pauperization of the mountain economies of Mount Elgon (Uganda). On Mount Elgon, very high densities and intensive agriculture have homogenized the agricultural land use and landscapes thus making ecological levels an inadequate concept for mountain analysis. However, economic exchanges between slopes, in spite of the international border, show that exposition remains an efficient concept for mountain analysis. More over, ethnical clashes on lower slopes and State land grading for conservation purposes on higher slopes help at individualizing an agricultural mountain belt, in its plains and plateaux environment.

INDEX

Mots-clés : économie, milieu montagnard, Mont Elgon, Ouganda, paupérisation, population

Keywords : economy, Mount Elgon, mountain country, pauperization, Uganda

AUTEUR

ALAIN FRANÇOIS

Maître de conférence en géographie, IUFM de Poitou-Charentes, Laboratoire ICoTEM (Université de Poitiers)